

Le neuvième Festival québécois de théâtre pour enfants — Le théâtre pour enfants au Québec

Quelques questions

René Gingras

Number 26 (1), 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gingras, R. (1983). Le neuvième Festival québécois de théâtre pour enfants — Le théâtre pour enfants au Québec : quelques questions. *Jeu*, (26), 50–52.

le neuvième festival québécois de théâtre pour enfants

le théâtre pour enfants au québec: quelques questions

D'une scène à l'autre, j'avais beau parcourir les lieux du neuvième Festival de théâtre pour enfants à bicyclette et d'un air décontracté, les premiers temps, la question restait obsédante. Comment me qualifier pour assister à des manifestations qui ne sont pas conçues pour moi? O.K., «j'ai déjà été un enfant». Ou bien «on l'est tous encore un peu» quelque part dans le fond d'un recoin. Piètre justification. Et certainement pas une consolation. L'aveu, c'est que je suis spectateur assidu de théâtre «pour adultes» presque exclusivement.

Alors? Dilemme. Se triturer les coupables méninges à résoudre le litige existentiel de l'observateur s'observant, voir s'il observe bien. Ou bien prendre son *fonne*. Tout



Sylvie Gosselin et René Richard Cyr dans *Où est-ce qu'elle est ma gang?* de Louis-Dominique Lavigne, présentée par le Théâtre Petit à Petit.

de même pas plus fou que n'importe quel *moxe*, j'ai effectivement choisi de jauger les spectacles à mes propres mesures, d'adulte, premier degré et tout. En étayant cette prise de position de la profonde réflexion que si un enfant aime quelque chose que j'ai haï et descendu dans *Jeu*, il ne sera pas là pour lire l'article de toute façon. On est entre adultes, non?

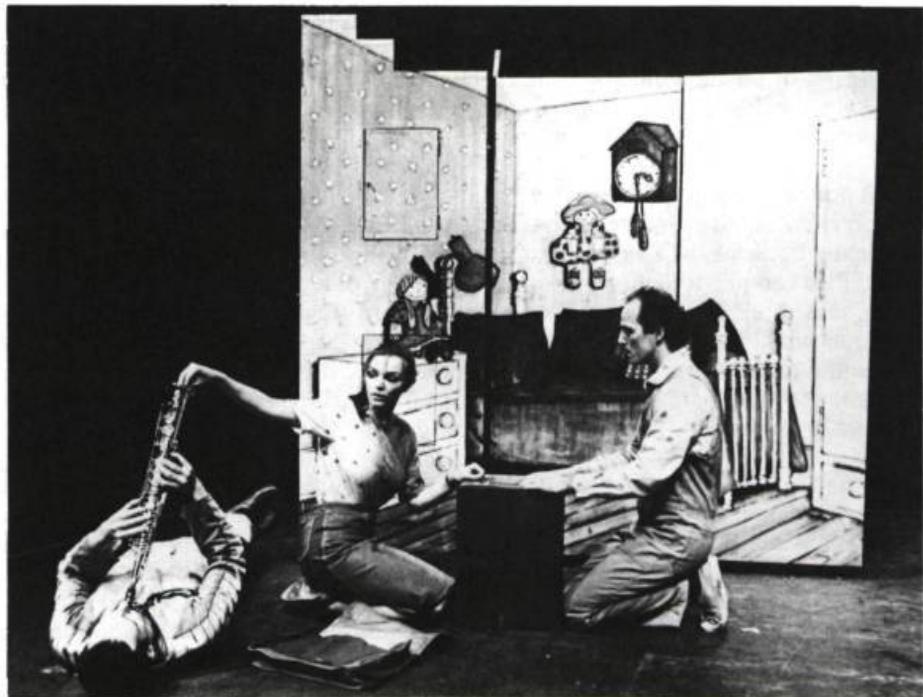
Voilà donc que, toujours à bicyclette, je me sens maintenant plus authentiquement décontracté et, de scène en scène, porté par la curiosité, je me réjouis de tant de diversité. Dans les thèmes. Le rendu. Sans trop renoter le vague malaise qui s'installe. Pas l'ennui, toujours? Non non, ce n'est pas ça. Seulement un malaise. Comment dire? Comme si le parc Lafontaine se transformait graduellement en campus scolaire et que j'étais là, grand nono, à courir de classe en classe. Plus étrange encore: comme si l'horaire hebdomadaire de cette drôle de commission scolaire était fourbi de cours de morale. Une matière intéressante évidemment, qui permet la discussion, et cetera... alors pas de quoi fouetter un chat, on continue.

Oui, mais pas longtemps. En fait, jusqu'à ce que, aussi inattendu que brutal, se présente ce deuxième questionnement existentiel. C'était le soir, si ma mémoire est bonne. L'auditorium du Plateau était bondé. Aux applaudissements, beaucoup se sont levés; bien des adultes, et pas mal d'enfants. Le spectacle? *Les Passe-temps d'une pierre*. La troupe? La Carrerarie. La question? Ce sont des Français! Le questionnement existentiel? Pour les avoir autant aimés, faudra-t-il de nouveau déterrer le tomahawk de l'anticolonialisme culturel et s'en asséner quelques bons coups sur la caboche, de préférence à la hauteur des centres du plaisir intellectuel? Poser la question, c'est déprimer. Et pourtant elle fut bel et bien soulevée, le lendemain...

Ne dramatisons pas. Le spectacle en provenance de Lyon tranche sur un point — tout comme *Un vrai conte de fées* avec ses divers plans de personnages, *le Bon, la vite, et le plus lent* avec son décor superbe et ingénieux, *Où est-ce qu'elle est ma gang?* avec son énergie que certains qualifieraient de subversive (un grand mot), *le Voyage de Petit Morceau* avec son imaginaire brouillon, *Peur bleue* avec son audace d'écriture, *les Petits Pouvoirs* avec la précision de ses observations, etc. — mais un point qui marque. Celui, fondamental, du rapport du spectacle avec le public.

En l'occurrence, une relation se noue entre la scène et la salle, aux antipodes du ton moraliste et magistral. Tout se passe comme si les artisans du spectacle, en bons artistes, l'avaient conçu d'abord et avant tout en fonction d'eux-mêmes. De leurs intérêts. De leur curiosité. De leur inquiétude. De leurs habiletés. De leur questionnement. De leur plaisir. Ce faisant, ils se plaçaient dans la posture délicate de n'avoir que leur ferveur à communiquer au public, au risque de se taper le *show plate*.

Aux douches, donc, l'écran protecteur des schèmes de valeur soi-disant sûrs parce que conformes à ce que notre plus longue durée de vie nous a appris et qu'on se fait un métier de transmettre, sans trop se soucier du langage. Et des schèmes de valeur, il y en a autant dans l'imagerie à la Alphonse Daudet du cancre heureux dans son ruisseau de la Grosse Valise, que dans le discours féministe du Quartier. Et il y en a autant dans le parti pris ludique et scientifique de la Carrerarie. La différence est donc bien dans le langage. La manière. Ou bien présenter les choses en toute relativité, (sans jeu de mots), comme sa vérité, subjective, à laquelle on convie d'adhérer. Ou bien les présenter comme la vérité qu'on tient à transmettre à ceux qui



Les Petits Pouvoirs de Suzanne Lebeau par le Carrousel. Photo: Patrick Berge.

suivent...

Cette question en amène d'autres. Par exemple, celle de la perception qu'ont d'eux-mêmes les artisans du théâtre « pour enfants ». Pédagogues, ou artistes? Les implications ne sont pas les mêmes. Ni pour les spectacles, ni pour celles et ceux qui les font. Les « programmes » ne sont pas les mêmes.

Et encore: quel doit être le statut du théâtre « pour enfants »? Quelle liberté de fonctionnement doit-il se réserver vis-à-vis de l'appareil scolaire étatique? Ou, c'est selon, quel degré d'affiliation doit-il s'autoriser? Ne devrait-il pas se tailler son coin sur la place publique à l'instar de celui « pour adultes »? Dans quels lieux et dans quelles circonstances le rapport idéal spectacle-public peut-il s'exercer?

Cette question aussi, curieuse, que le neuvième festival, au demeurant fort bien organisé, mettait en lumière. Les vieux du théâtre pour enfants sont-ils intéressés à se confronter à une sorte de relève? Si c'est le cas, ne devrait-on pas s'occuper de la débusquer quelque part? Si elle y est. Ne serait-ce que pour faire mentir cette image, encore floue, mais qui se dessinait néanmoins cette année: le théâtre pour enfants au Québec sera-t-il le phénomène d'une époque?

rené gingras